

CHRONIQUE AGRICOLE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

La cuillère à pot
D'Poléon Croteau.

UNE ANOMALIE

Poléon Croteau, de St-Thomas d'Aquin, près de St-Hyacinthe, n'est encore connu que d'un nombre assez restreint de nos compatriotes, alors que tous les Canayens qui ont usé quelques aunes d'étoffes sur les bancs de nos collèges classiques sont assez familiers avec la noble figure du bon roi Henri IV et de son non moins noble ami Sully.

Ne vous en déplaise, en ces temps de vie chère, il y a là un peu une anomalie.

Si vous en doutez, analysez l'analogie... suivante.

Le bon roi Henri IV rêvait pour tous ses sujets, le dimanche, « LA POULE AU POT », Napoléon Croteau, lui, a acheté une cuillère... à pot...

Vous ne saisissez peut-être pas bien l'analogie promise ?

Écoutez, ou plutôt lisez encore, lisez jusqu'au bout. Avec cette cuillère à pot, un bel ustensile en étain, acheté aux frais de la « Coopérative Avicole de St-Thomas », près de St-Hyacinthe, Napoléon recueille les œufs pondus dans les nids à trappe des poulaillers froids et à façade en coton de la dite coopérative, dont il est l'homme de confiance.

Or, dans ces nids à trappe, pendent actuellement 564 poules : Rock, Wyandotte et Rhode Island.

Deux ou trois fois la matinée, Napoléon s'arme de sa proprette et luisante cuillère à pot, et dans chaque nid fait la pêche aux œufs encore tout chauds. La pêche, même en hiver, rapporte une moyenne de plus de 200 œufs. En ma présence, en un jour très froid, après Noël, la cuillère a mis dans le panier 168 œufs pondus au cours de la matinée par 440 poules, plus 52 œufs, fruit des loisirs et de la bonne volonté des 120 poulettes que la Coopérative soumet actuellement au martyre — pardon, au régime de la neige — comme seul breuvage ; puis de la neige et de l'eau, et enfin de l'eau seulement. Tout cela aux fins de déterminer, une fois pour toutes, si la neige peut suffire comme seule boisson, en hiver, aux troupes de pondeuses.

Les trois petits troupeaux, composés chacun de 40 poulettes, abreuvés, le 1er à la neige seule ; le 2ième à la neige et à l'eau ; le 3ième à l'eau seule, manifestent jusqu'ici un entrain et une bonne humeur égales. A preuve que lors de notre entrée dans ces poulaillers, le président de la coopérative, M. Michon, l'assistant secrétaire de la Coopérative, M. N. Daignault et votre serviteur, fûmes salués par les 120 expérimentatrices, d'un concert si généralement et si universellement joyeux que nous ne pûmes distinguer lesquelles étaient au régime de l'eau ou de la neige ! La vigueur, la santé, et la bonne humeur nous parurent égales chez les trois troupeaux.

De la productivité de chacun d'eux nous parlerons quand l'expérience sera plus avancée.

Quant à la bonne humeur des 120 gentilles poulettes qui pondent, même au froid, 50 œufs par jour, je m'en rends parfaitement compte.

La dame qui, par simple amour de l'art et avec un désintéressement comparable à celui des patriciennes de l'ancienne Rome, surveille pour l'honneur de la coopérative la triple expérience avait passé au poulailler avant nous. De là, évidemment, l'humeur joyeuse des pondeuses et le joli concert dont elles nous ont gratifiés.

Il est regrettable que Madame Concordia n'ait pas le talent de la dame dont j'ai parlé tout à l'heure. Les Montréalais seraient un peu moins pessimistes.

En tout cas, à l'occasion du nouvel an, je leur souhaite à tous, comme aux Québécois d'ailleurs, la cuillère précitée, la cuillère de prospérité, dont Napoléon Croteau tient si bien le manche.

L'honneur de tout cela revient cependant à la prospère Coopérative Avicole de St-Thomas, près de St-Hyacinthe, dont je n'ose nommer les membres, de peur de blesser leur modestie. Le curé surtout, qui a organisé et mené à bonne fin tout cela, m'en voudrait si je disais son nom.

Bonne et heureuse année.

VIATOR.

P. S. — Je griffonne cela à Montréal, à onze heures du soir, sous l'em-

pire d'une soif qui n'est pas même de Tantale : il n'y a pas d'eau en ville... Et dire que je ne pourrai palper un verre du précieux liquide qu'à huit heures demain matin !... C'est pourquoi je n'ai pas eu le courage d'écrire en lettre, les chiffres ci-haut... Typographe ! si tu changeais un seul de ces chiffres — scrupuleusement exacts — redoute les dieux vengeurs, et supplie-les qu'ils ne t'imposent le châtement de passer les fêtes du jour de l'an à Montréal !... Car c'est là, que tu tireras la langue, mon vieux !...

VIATOR.

BIENFAITS DE L'AGRICULTURE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Une chose digne de remarque c'est que tous les peuples qui ont laissé un nom dans l'histoire étaient avant tout des peuples agriculteurs.

Qu'il me suffise de mentionner ici les Grecs et les Romains.

Si les Grecs furent les premiers artistes du monde, ils furent en même temps de grands agriculteurs.

La culture de la terre était en honneur chez eux ; ils avaient mis cet art sous la protection de leurs divinités les plus populaires. Cérès, la déesse de l'agriculture avait enfanté le dieu de la richesse, et Pallas en frappant la terre de son talon avait fait sortir l'olivier.

Pour eux agriculture et richesse étaient deux mots synonymes.

Quant au peuple romain est-il besoin de rappeler l'exemple des Fabricius et des Cincinnatus quittant la charrue pour l'épée et retournant à leurs moissons après la victoire ? faut-il mentionner Virgile, écrivant sous l'inspiration de l'empereur Auguste ce magnifique traité de l'agriculture qui s'appelle les Georgiques, pour démontrer que les romains avaient compris que ce qui fait la force et la grandeur d'un peuple, c'est son attachement au sol ?

Quand la vie des champs cessa d'être en honneur chez eux, quand les fêtes de Rome eurent attiré à la ville de la population des campagnes le colosse se sentit faiblir.

Les barbares vinrent et prirent la place de ce peuple qui ne se recrutait plus et ne pouvait plus se nourrir. Les Grecs, les Perses, les Égyptiens avaient disparu de même.

L'agriculture a fait les grands peuples de l'antiquité, elle a fait aussi les grandes nations modernes.

Pendant plus de deux siècles les barbares victorieux des Romains ravagèrent l'Europe ; tout fut bouleversé. Quand le calme fut rétabli, ces pillards demandèrent à la terre qu'ils avaient conquise la subsistance, et savez-vous qui fixa au sol ces peuples vagabonds. Ce furent les moines : les moines, en effet abattirent les forêts de la Gaule, nivelèrent les hauteurs avec les plaines, desséchèrent les marécages de l'Angleterre, élevèrent les puissantes digues du littoral de la Belgique et de la Hollande, creusèrent des canaux pour l'écoulement des eaux, bâtirent partout des ponts, des routes qui font encore l'admiration des voyageurs. Sans combats, sans victoires, sans conquêtes et sans contrainte, ils jetèrent les fondements des grands États européens, grâce aux méthodes ingénieuses de culture qu'ils introduisirent un peu partout, et par les merveilleux développements qu'ils donnèrent à l'agriculture.

La grandeur et la prospérité d'un peuple sont en raison directe du nombre et de la prospérité des populations agricoles, de même que l'industrie et le commerce chez n'importe quel peuple prospèrent en raison de son développement agricole.

L'agriculteur fournit les denrées alimentaires qui sont la matière première du commerce ; en retour, il achète les produits des industries qui apportent un travail rémunérateur à la population des villes.

Supposez un peuple tout industriel qui aille chercher ailleurs ses produits alimentaires, il sera bientôt ruiné, car en général l'industrie, étant donné le prix des matières premières et de la main d'œuvre, ne peut fournir un revenu équivalent à la somme d'argent qu'il devra déboursier à l'extérieur.

La loi commune est que le laboureur soit le nourricier de l'État, et que le commerce et l'industrie soient un complément de la prospérité que procurent à la nation les revenus de la terre.

Nous pouvons donc conclure que l'agriculture est le fondement de la richesse, de la prospérité, de la durée d'un peuple.

C'est son cinquième bienfait.

L'abbé IVANHOE CARON.